

causé - 19 mai 1931
Lire...

Il est arrivé à l'un de mes confrères une aventure assez significative et qu'il m'a rapportée avec bonne humeur :

— J'avais souvent remarqué, a-t-il dit, que le plus fraternel de mes intimes, G..., se montrait évasif quand on parlait de mes livres devant lui. Evasif, avec une nuance très marquée de désapprobation. J'éprouvais une certaine pudeur, une certaine crainte, si vous préférez, à lui demander une explication nette. Cet homme, assurément, n'aimait point ma littérature. A mon vingt-cinquième volume, je n'avais guère tiré de lui qu'un : « J'ai reçu ton dernier né. Je te remercie. Mais ne trouves-tu pas que tu publies trop ? » J'objectai avec timidité que cet abus venait, sans doute, de ce que je travaillais beaucoup. Là-dessus, il partit pour une diatribe, fort éloquentie, par parenthèse, sur la différence que l'on devait établir entre les grands producteurs et les gros producteurs. Il m'expliqua qu'il ne fallait pas confondre les muscles avec l'obésité, qu'il convenait de faire un choix soi-même, au lieu de se fier au public, enfin, que si les écrivains, au lieu de vivre dans le tourbillon parisien, se retiraient à la campagne, ils auraient une plus claire vision des choses, se concentreraient, utiliseraient davantage la corbeille à papiers et, vivant à meilleur compte, ne seraient plus contraints de produire, dans une sorte de forçerie. Je pris quelque chose pour mon abondance ! Il ajouta que, lui-même, depuis qu'il vivait huit mois de l'année en Normandie, avait pu enfin lire, ce qu'il appelle lire, le crayon en main et assooir son jugement sur des bases définitives...

Au printemps suivant, le hasard d'une excursion me conduisit à la grille de la villa où mon ami connaissait de studieux loisirs. Je le surpris dans son potager où il donnait des conseils à son jardinier. Fier de me montrer ses connaissances, il continua ce cours-conférence devant moi. Je dois ajouter qu'au bout, le jardinier conclut : « Monsieur veut rire, probablement. Il y a ce qu'on apprend sur la terre, en suant tout ce qu'on sait et ce qui est écrit sur les manuels. Ce qui vaut pour la Gascogne, ne vaut pas pour la Normandie. » Vexé d'être contredit en ma présence, mon ami haussa les épaules, me prit par le bras et m'entraîna vers sa maison.

Cela se passait le samedi. Il me demanda de rester avec lui jusqu'au lundi. J'acceptai sous la condition qu'il me laisserait travailler le dimanche matin. « Scribomane ! murmura-t-il. »

Pourtant, le lendemain matin, il m'installa gentiment dans son cabinet de travail, lumineux, entouré de livres et donnant sur une adorable « cour », plantée de pommiers. Après une heure de méditation je n'avais pas tracé trois lignes valables. L'endroit était trop joli ! Les parfums qui venaient par la fenêtre ouverte étaient trop présents ! Je résolus de lire jusqu'au déjeuner. J'examinai donc la bibliothèque, cherchant quel auteur serait capable de rivaliser avec une matinée printanière, les pommiers féériques et cette douce odeur de vieille terre remuée et de jeunes fleurs... Tout à coup, j'aperçus mes enfants, mes propres livres alignés dans un ordre parfait, du premier au dernier, par ordre chronologique. J'en pris un au hasard, curieux de voir les annotations déposées le long des marges par un censeur sévère qui lisait, selon sa propre expression, le crayon en main... Horreur ! Pas une page n'était coupée. Je les pris tous,

Ils étaient tous vierges. Mon ami m'avait parlé de mes œuvres sur ce qu'il en avait entendu dire ! Il n'avait jamais eu la curiosité de se rendre compte ! J'étais pour lui aussi inédit que quand nous jouions au collège ! J'avoue que cette découverte me combla d'aise. Je n'en tirai d'autre vengeance qu'en jetant lors de notre déjeuner, le titre d'un de mes ouvrages les plus légers, les plus souriants, en ajoutant : « Cette tragédie a dû te plaire, toi qui es un esprit sérieux ! » Il en convint, en faisant néanmoins sa réserve, son air détaché et désapprobateur...

Je me souviens de cette anecdote, au moment où beaucoup de personnes veulent bien s'étonner qu'André Gide, lors d'une enquête récente, ait déclaré en termes charmants et dont je tiens à lui exprimer toute ma gratitude, qu'il devait à un hasard d'avoir lu un de mes livres. Remarquez qu'il ne s'agit pas d'une déclaration écrite, mais d'une conversation librement engagée avec André Lang, dont on connaît la présence d'esprit et dont les enquêtes, spirituellement et lucidement menées sont à la hauteur des œuvres. Rien n'eût été plus facile à André Gide que de passer sous silence ce que l'on a appelé sa « découverte ». Beaucoup d'écrivains, ainsi présentés, se targuent de lectures fortes et j'ajouterais : de tout repos. En déclarant : je lis la Bible, les classiques grecs et latins, Shakespeare et quelques philosophes, on ne risque rien. Mais ouvrir le livre inconnu d'un confrère et dire spontanément le plaisir que l'on en a éprouvé, quand il ne s'agit ni d'un intime, ni d'un partisan révélé, ni d'un débutant, c'est un geste dont, je l'avoue, j'apprécie vivement la grâce. Je ne mets là aucune fausse modestie. Le rythme de la production moderne, la vitesse qui est plus ou moins notre lot, nos travaux personnels, l'étude et la vie, enfin, qu'il faut tout de même vivre, nous empêchent tous de nous tenir au courant, comme disent les braves gens. Je pourrais en citer mille exemples. Voici un roman merveilleux, qui servit de matrice à vingt autres romans et qui fut écrit il y a une cinquantaine d'années. Tout le monde le cite, tout le monde en parle pour le louer ou pour le décrier. C'est un chef-d'œuvre et j'ajoute que c'est un chef-d'œuvre amusant. Je voulais en citer un passage et ne le retrouvant pas dans ma bibliothèque, je courus l'acheter. Je constatai avec stupefaction qu'il en était très exactement au neuvième mille... Au bout de cinquante ans ! En admettant que chaque exemplaire ait été lu par plusieurs personnes, il n'en demeure pas moins que la plupart de ceux qui en parlent ne le connaissent que de réputation. Autre fait : dans la bibliothèque qui sert aux études historiques les plus hautes, on peut observer que le Saint-Simon n'est coupé qu'aux endroits fastidieux, illustrés, reconnus. Pas un lecteur n'a eu la curiosité d'affronter intégralement l'œuvre générale...

A plus forte raison, ne doit-on pas s'étonner qu'une œuvre contemporaine échappe en totalité ou en partie à ceux qui n'exercent pas de critique proprement dite... Et les critiques eux-mêmes ! Comment voulez-vous qu'ils s'y reconnaissent à la cadence de dix livres nouveaux par jour ! Il était doux, jadis, d'écrire aux auteurs, d'expliquer la reconnaissance qu'on leur portait. Interdit, aujourd'hui.

Alors, quand un écrivain que l'on admire, consacre un après-midi ou une nuit à vous lire, et, l'ayant fait, tient à exprimer publiquement son plaisir, on serait mal venu de le lui reprocher, n'est-ce pas ? Car on a la faiblesse, il faut bien l'avouer, de préférer une déclaration de ce genre aux approbations silencieuses.

Henri DUVERNOIS.